

L'ARCHE *Editeur*

**Thomas BRASCH**

Lovely Rita

Traduit par  
Robert GERMAY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

THOMAS BRASCH

LOVELY RITA

Texte français

Robert Germay

Droits de représentation théâtrale,  
de radiodiffusion et de télévision réservés

L' A R C H E  
86, rue Bonaparte  
75006 Paris

PERSONNAGES :

RITA GRABOW

FEMME 1

FEMME 2

FEMME 3

FEMME 4

FEMME 5

L'OFFICIER

POLICIER 1

POLICIER 2

POLICIER 3

POLICIER 4

PRISONNIERE 1

PRISONNIERE 2

LE METTEUR EN SCENE

LE DIRECTEUR

## CINEMA

Rita. Femmes 1, 2, 3, 4, 5. Haut-parleur.

FEMMES 1, 2, 3, 4, 5. : Elle est assise, là, dans la 6ème rangée et elle fixe l'écran. Elle tient la pince à ongles dans la main gauche, comme un couteau. Ses ongles creusent un peu plus sa propre chair, après chaque phrase du haut-parleur.

HAUT-PARLEUR : "Que vas-tu faire maintenant ?" / "Je t'accompagne, George. Qu'ai-je encore à faire ici ? J'ai appelé les bourreaux parce que je voulais planter mes dents dans la crosse de leurs fusils. Mais cela aussi m'est devenu aujourd'hui indifférent." / "Peut-être est-ce pour toi réellement ce qu'il y a de mieux à faire : quitter l'Europe." / "Oui. J'ai vu toutes les images possibles sur l'autoroute, sur l'écran, dans ma propre tête. Je dois m'adapter à mon temps. Le sang séché fume sur mon visage. Je ne laisse rien derrière moi que cet effroyable maquis." / "Fous le camp".

FEMMES 1, 2, 3, 4, 5. : La voilà qui enfonce l'acier sous la peau, dans la veine. Le sang dessine un fruit sombre sur sa robe et glisse le long de ses jambes, autour des chevilles, s'insinue dans la tige de ses souliers de cuir verni noirs. Elle reste comme ligotée dans son fauteuil, sous le faisceau du projecteur, à côté du haut-parleur, devant l'écran, parmi les gens, et elle crie.

## MIROIR

Rita.

RITA : Parler. Jeter les mots dans le miroir. Les laisser devenir étrangers, comme des mots que tu as entendus. Tenir ton visage très près du miroir et faire glisser chaque syllabe, séparément, sur la surface lisse, lentement, jusqu'à ce qu'elle se voile de buée et que tu ne reconnais plus ton visage. Maintenant, dire : Mon nom est Rita. Ton nom est Rita. Notre nom est Rita. J'ai dix-sept ans. Tu as dix-sept ans. Nous avons dix-sept ans. Tes parents sont morts. Epeler le mot MORT, jusqu'à ce qu'il perde tout sens. MORTMORTMORTMORTMORTMORTMORTMORTMORTMORTMORT. Vivre. VIVRE. Tu vis dans un wagon de chemin de fer. Je vis dans une gare désaffectée. La gare est maintenant embuée, mais tu peux encore voir tes yeux. Tu dois parler plus lentement. Tu dois penser plus lentement. Je vis dans un wagon de chemin de fer. Je vis dans un wagon de chemin de fer avec cinq femmes. Epèle le mot femmes. FEMMES. Elles sortent d'une prison. Je veux aussi aller en prison. Prison. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, Chaque vendredi je vais chez un officier de l'armée d'occupation. Je vais une fois par semaine chez un officier des troupes d'occupation. Il a une cicatrice sur l'épaule. Il me dit une fois par semaine qu'il m'aime. Je lui dis une fois par semaine que je l'aime. Je ne peux pas en rire. Encore dire deux phrases. Je flirte avec la mort. Cette phrase vient d'une pièce de théâtre. Avec quelles phrases dois-je parler. La dernière phrase : je veux passer ma vie assise sur cette chaise, regarder dans ce miroir, me taire.

## WAGON 1.

Les femmes. Rita. Elles boivent.

FEMME 1 : A la santé de Rita. (Elle lève son verre). Tu as du talent. La façon dont tu as attiré le portier. Comment qu'y t'a suivie en rampant dans le hangar.

Toutes s'esclaffent.

FEMME 2 mimant : "Je ne tiens plus le coup. Cours plus vite, cocotte, ou ça part tout seul dans mon froc".

Toutes rient, se roulent par terre, rampent comme 2 et répètent son texte.

FEMME 3 : Tu l'as vraiment laissé te toucher ?

RITA : Bah. C'était déjà terminé, avant qu'il n'ouvre sa ceinture. Après il ne voulait plus que parler. Comment on lui a amputé la jambe au front et ainsi de suite. Le principal, c'est que, pendant ce temps-là, vous avez mis le grappin sur le schnaps.

FEMME 4 : Du stock pour trois semaines.

FEMME 5 : A Rita. (Toutes boivent) : Avant qu'elle n'arrive c'était vachement moins drôle. Sans parler de la taule. Je rêve encore que nous sommes de nouveau dedans. Je suis assise sur le tabouret et je compte les carreaux sur les paillasses. Encore 2028 jours à tirer, j'avais.

FEMME 2, méprisante : Une paille. Elles deviennent vite hystériques. (Elle rit). 2028 jours. Ça, je les aurais tirés sur une jambe, ma vieille. J'en avais déjà le double derrière moi avant que la bombe n'arrive, et devant, trois fois autant.

FEMME 3 : O Toi, ferme là, ne fais pas de ta gueule. Je t'ai vue quand ton recours est revenu, rejeté. Tu te rappelles ? C'était un lundi, après la promenade. Faut-il encore que je te raconte.

FEMME 2 : Arrête. Ça suffit.

FEMME 3 : Deux semaines après arrivait le divorce, un lundi aussi, et elle...

FEMME 4 : Arrête. Elle a assez souffert. Et d'ailleurs, c'est elle qui nous a déniché le tunnel. Sans quoi nous serions maintenant toutes ensevelies sous les ruines. (Elle boit.) Là-dessus, je trinque parce que huit semaines de rapines sont devenues pour moi six jours de vacances, grâce à une bombe de l'ennemi victorieux.

FEMME 5, elle boit : Et à la santé des matons, qui, à cette heure, gisent là où est leur place : sous leurs murs. (A 1 :) Tu te rappelles, ce petit mince, Section 4, le vieux qui...

RITA l'interrompt : Mais arrêtez enfin de faire de votre nez avec la prison. Maintenant vous croupissez ici et vous ne pouvez pas bouger avec vos costumes de tôle. Qu'est-ce que vous pourriez bien encore faire sans moi. Qu'est-ce que vous savez sur la manière dont on vous recherche en ville. Tous les jours des avis à la TV. Sans moi, il y a longtemps que vous seriez retournées d'où vous êtes à peine sorties. Et maintenant vous prenez des airs avec (Elle les imite :) une paille, erpête, le petit mince de la section 4.

FEMME 1 : Je ne peux pas me l'imaginer. Ils nous recherchent. Ils ont pourtant mieux à faire en ce moment. (A 2 :) Qu'est-ce qu'il te semble ?

FEMME 2 : Ça m'épate aussi, mais si elle le dit.

FEMME 3 : Il y a deux ans et demi, une s'est évadée ; alors, à cinq heures du matin, ils ont...

RITA hurle : Je ne supporte plus d'entendre ça. (Elle entre dans le wagon, et en sort les pièces d'uniformes). J'ai mieux que vos boniments. Maintenant c'est reparti.

FEMME 1 se jette sur les uniformes : Ça c'est impeccable. Je ne veux plus rien entendre non plus.

FEMME 4, avec ennui : Encore le jardin d'enfants. On devrait s'occuper des passeports.

FEMME 2 : Peut-être...

FEMME 3 : Elle a raison. Rita, commence (Elle s'approche de l'uniforme).

FEMME 5, elle boit : Ça sera le clou de la soirée. (Elle se dirige vers l'uniforme.) Rita, quel est le programme aujourd'hui ?

Elle lance à 2 et à 4 les uniformes.

FEMME 1 : Le truc du compartiment.

FEMME 3 : Le truc avec les navigateurs qui débarquent sur l'île.

FEMME 4 : Le truc avec l'officier. Sinon je ne joue pas.

RITA : Le truc avec l'officier.

FEMME 3 : Alors, c'est toi qui commences.

Elles prennent place.

RITA : Tu tiens mon bras gauche, et toi, le droit. Toi, tu te places derrière moi, et tu me tiens la tête, serrée comme dans une tenaille. Maintenant toi tu grimpes sur mes épaules. Tu te mets, toi, debout devant moi, tu me craches au visage et tu dis :

FEMME 1 : Où était-ce.

RITA : Je ne dis rien. (Silence.) Tu me frappes à la figure et tu hurles :

FEMME 1 : Où était-ce.

RITA :

Je ne dis rien. Toi, sur mes épaules, tu me bourres les flans avec tes pieds et tu hurles :

FEMME 2 : Où t'a-t-il sauté.

RITA : Je ne dis rien. Vous m'écartelez les bras en hurlant :

FEMMES 3 et 4 : Comment t'a-t-il couvert les jambes.

RITA : Je ne dis rien. Tu me tires la tête en arrière et tu murmures. :

FEMME 5 : Qu'est-ce qu'il a dit.

RITA :

Vous crachez, vous frappez et vous hurlez : Pourquoi as-tu couché avec lui.

FEMMES 1, 2, 3, 4, 5 : Pourquoi as-tu couché avec lui.

FEMME 1 : Maintenant, tu dis :

RITA : J'étais assise parmi les décombres. A mes côtés les cadavres dans les sacs en papier. Il se tenait devant moi et parlait une langue que je ne comprenais pas. J'ai montré les cadavres et j'ai dit : Parents.

FEMME 2 : Je descends de tes épaules.

FEMMES 3 et 4 : J'enlève mes mains de ton bras.

FEMME 5 : Je retire mes mains de ton visage.

FEMME 1 : Tu dis :

RITA :

Je l'ai vu commencer à arracher son uniforme.

J'ai dit : papa ingénieur,

pas soldat. J'ai dit : guerre finie. J'ai dit :

Moi encore école. J'ai dit : papa mort et j'ai montré

les cadavres. Il continuait à se déshabiller. J'ai dit :

Au cimetière. Parents dans terre. Papa. Il m'a collé sa main sur la bouche. Maintenant je ne dirai plus rien.

FEMME 2 : Dis-tu, en nous dévisageant.

RITA :

Tu arraches ma blouse de mes épaules. Toi, tu me glisses la jupe au-bas des hanches. Toi, tu jettes mes chaussures sur le côté. Toi, tu m'arraches les dessous. Tu craches dans ma figure et tu dis :

FEMME 1 : Ton corps, c'est de la merde.

RITA : Tu dis :

FEMME 2 : Entre tes cuisses se creuse une fosse de boue.

RITA : Tu dis :

FEMME 4 : C'est ta peau qui est ta prison.

RITA : Tu te détournes en disant :

FEMME 5 :

Tu es comme ce pays : violé volontairement, sous des cuisses étrangères, le giron ouvert à des langues étrangères, accouchant de la vermine, qui rampe, qui rampe jusqu'à la fosse et s'y écroule. Et au-dessus d'eux, de toi et de ce pays, le ciel fermé comme ton coeur. Tu pleures. Tu nous regardes. Tu te retournes. Tu cours. Nous te barrons le chemin. Tu es aux abois. Ta respiration est déjà lourde. Tu tombes à genoux. Tu rampes. Tu n'en peux plus. A présent tu gis là. Nous voilà au-dessus de toi.

Là, nous nous dépouillons de nos déguisements en vue du coït-jugement et la femme est homme et l'homme est femme. Tu dis :

RITA :

Tu es le premier. Déshabille-toi. Ne te retourne pas vers les autres. Cesse maintenant de jouer ce qu'est un homme ? Je vais te montrer ce que tu ne connais pas et ce que tu es.

Je vais t'enfouir dans mon ventre (coït).

Maintenant, à toi. Tu ne seras pas meilleur que lui. Aucun homme n'est meilleur qu'un autre quand je ferme les yeux et que je vois le ciel.

Je vais te montrer où tu n'es plus. Alors tu seras quelqu'un (coït).

Maintenant à toi. Ne me regarde pas. Tu connais si bien la jouissance que je ressens dans mon ventre. Je ne ressens plus qu'elle, pas la tienne. A quel mensonge dois-je encore m'accrocher (coït).

Maintenant, à toi. Je connais ta curiosité. Montre-moi ta peau. Tu as des relents de mort. Donne-moi le ciel. Fais-moi faire toutes les grimaces. Que tout mon sang abandonne mon visage (coït).

Maintenant à toi. Ne m'écoute pas. Tu sais déjà tout sur toi (coït).

FEMME 1 : Maintenant nous sommes couchés. Et nous respirons. Tu dis :

FEMME 2 : J'ai rêvé que j'arrachais à chacun de vous le meilleur morceau : bras, coeur, cuisses, des yeux, et beaucoup, et qu'en les rassemblant, je me façonnais une nouvelle bête humaine.

FEMME 3 : Je sautais sur son corps. Il criait et implorait ma pitié. Quand alors je me suis éveillée, vous étiez là.

RITA : J'ai rêvé que j'arrachais à chacun de vous le meilleur morceau : Bras, Coeur, Cheveux, cuisses, des yeux, beaucoup, et qu'en les rassemblant je me façonnais une nouvelle bête humaine. Je sautais sur son corps. Il criait et implorait ma pitié. Quand je me suis éveillée, vous étiez là.

Toutes les actions suivent la description.

LIT

Rita, l'officier.

1.

L'OFFICIER : Les ruines doivent disparaître, alors le pays sera coulé dans l'asphalte d'une frontière à l'autre : une grande étendue plane en pierres éclatantes. A la place des maisons, ces trous à rats, repaires de solitude, on construit des boîtes de verre sur roues, avec des moteurs dedans. Une habitation mobile par habitant. Tu peux aller où tu veux. Là où tu veux rester, tu peux assembler avec ceux que tu aimes les cubes de verre en une grande maison. De nouvelles villes peuvent partout, à tout moment, se faire et se défaire.

RITA, riant : Et il pleut de l'essence, les saucisses poussent aux arbres. Il était une fois, il était une fois.

L'OFFICIER : Pas besoin d'essence. Les voitures accumulent l'énergie solaire. Ce n'est pas un problème : ailleurs on chauffe ainsi des grands immeubles en entier. Sur la question de l'alimentation : il y aura, entre l'asphalte, de grands champs et des pâturages pour le bétail. Chacun peut y cultiver ce dont il a besoin, y récolter ce qu'il y a semé, et y abattre ce qu'il a engraisé.

RITA : Si tu retires quelque chose de ce pot d'or, qui contrôle si tu l'avais rempli.

L'OFFICIER : Chacun contrôle l'autre et chacun se contrôle soi-même. Une nouvelle ère. Un nouvel homme.

RITA, l'embrassant : Je t'aime.

L'OFFICIER : Le vieux monde est foutu. Il nous fait rire.

RITA : Moi, c'est maintenant que je ris.

Elle rit.

2.

Musique. Rita danse.

L'OFFICIER : Pourquoi justement le cinéma. Tu n'as rien trouvé de mieux. Médecin, professeur. Là, il y a de l'avenir. Je peux t'aider dans tes études.

RITA, riant : Professeur. Réciter l'Abc devant vingt crétins. Chaque année recommencer. Médecin. Mettre le doigt dans le derrière de vieilles femmes. Tous les jours. Alors j'aurais mieux fait de rester dans le ventre de ma mère. Le travail, c'est pour celui qui n'a pas envie de vivre. Pour ceux qui sont intelligents, il n'y a que deux possibilités : artistes ou criminels.

L'OFFICIER, riant : Amen. Le nouveau Jésus-Christ en soutien-gorge prêche la religion du diable. Montre-moi donc quelques uns de tes mystères.

RITA : Tu en veux, en voilà. Mécréant. (En dansant et en changeant de voix :) "Ne me quitte pas, Jonny. Serre-moi plus fort dans tes bras." "Ne pleure pas, Lilly. Je dois prendre la mer. Le large m'appelle. Je dois le liquider. Je l'ai promis à ma mère." "Mais tu voulais rester toujours auprès de moi, Jonny. L'as-tu déjà oublié. Le jour, voilà le jour, le dernier jour se lève, il sera le jour de mon mariage ou il ne sera pas."

L'OFFICIER, riant : Tu n'arrives pas à te prendre toi-même au sérieux.

RITA, criant : Arrête. (Silence. Elle se remet à jouer.) "Le jour ! Oui, voilà le jour ! Le dernier jour se lève ! Il doit être le jour de mon mariage ! Ne dis à personne que tu es déjà passé chez Gretchen. Malheur à ma couronne !

Ce qui est fait, est fait !

Nous nous reverrons :

mais pas au bal.

La foule se presse, on ne l'entend pas.

La place, les rues

ne peuvent la contenir.

La cloche appelle, la sentence tombe.

Leur façon de me lier, de m'empoigner !

Déjà je suis transportée vers le bourreau sanglant.

Déjà se dresse vibrant vers chaque nuque

le tranchant, qui me guette.

Le monde est maintenant muet comme la tombe !"

L'OFFICIER : Tu seras belle, quand tu seras sur la scène.

RITA : Je ferai du cinéma. Tu as dit que tu leur parlerais. Le mois prochain on réouvre les studios. Tu dois leur parler dès à présent.

L'OFFICIER : D'accord. Mais n'exige pas un autre jouet quand tu en auras assez de celui-là.

RITA, riant : A vos ordres !

3.

L'officier regarde par la fenêtre. Rita est sur le lit.

RITA :

J'ai conduit la voiture pendant les coups de main.

J'ai détourné les gardiens. Pourquoi ne t'éloignes-tu pas enfin de la fenêtre. Qu'y-a-t-il à voir.

Nous sommes recherchées par la police.

L'OFFICIER, après un silence : L'éclairage public doit être réparé.

RITA, criant : Je suis recherchée par la police. Ne m'as-tu pas comprise. Tu dois m'aider.

L'OFFICIER, l'imitant : Tu dois m'aider. Encore une fois. Est-ce que je suis ton père. Est-ce que je n'ai pas d'autres soucis. (Silence.)  
Moi, voilà où j'en suis : Nous sommes les forces d'occupation et personne ne veut nous voir. Comme si nous n'avions pas déjà assez de difficultés : maintenant il faut que tu t'y mettes aussi. Comme si nous n'étions pas toute la journée sous la botte de nos supérieurs, de notre général, dans son bureau lambrissé de bois. Nous passons notre vie à trifouiller dans du linge sale et à apprendre à marcher à votre police. Le soir, nous rentrons au cantonnement si fourbus que nous ne pouvons ni manger, ni dormir, ni même lire les salades que l'on écrit sur nous. Et nous sommes là, couchés dans une maison sale, la dernière d'une rue en ruines, dans une ville que nos bombardiers ont labourée. Quand enfin nous sommes endormis, le téléphone sonne, nous nous levons et nous recommençons tout au début. Ce que nous faisons n'est jamais bien fait. Nous avons gagné la guerre, nous avons perdu la paix. Ne nous donnent la main que ceux qu'on paie pour ça. Quand nous couchons avec la mauvaise femme, nos propres généraux nous retirent notre uniforme et nous renvoient à la maison, dans nos gravats. Mais ça ne suffit pas encore à notre parfait bonheur : voilà qu'il faut encore que tu t'y mettes et que tu cries à l'aide.

Il se détourne.

RITA : Je voudrais pouvoir t'aider.

4.

Rita regarde par la fenêtre. L'officier est assis sur la chaise.

RITA : Tu seras là ?

L'OFFICIER : Ils enregistreront tout ce que tu dis au magnétophone. Puis c'est transcrit et on te le soumet. Puis tu signes et tu attends que je vienne te chercher.

RITA : Maintenant je suis vieille.

5.

Tous les deux au lit.

L'OFFICIER : Ta chambre sera au dernier étage. Avec des rideaux rouges aux fenêtres. De là ton regard plonge au-dessus de la ville. Par dessus les antennes et les cheminées jusqu'à l'aéroport. Nous serons heureux.

RITA : Et des enfants.

L'OFFICIER : On a le temps.

RITA : Et le cinéma.

L'OFFICIER : Tu n'as plus besoin de ça.

6.

Tous les deux au lit.

RITA : Dors-tu. (Silence. Elle allume la lampe.) Dors-tu. (Elle prend un livre et lit.) "Si nous voulons répondre à l'attente de nos peuples, nous devons prospecter ailleurs qu'en Europe : ainsi, nous ne pourrions pas refléter aux Européens l'image de leur société et de leur pensée, pour lesquelles ils éprouvent eux-mêmes de temps en temps un immense dégoût. Pour nous-mêmes, contre l'Europe, nous devons changer de peau". (Elle jette le livre.) Une nouvelle peau. (Elle rit.) Je n'ai que la mienne.

7.

Rita, devant le lit, un revolver au poing.

L'OFFICIER : Donne le revolver. Il est chargé.

RITA : Des rideaux rouges. (Elle rit.) Quel animal dois-je adorer.

L'OFFICIER : Donne le revolver. Nous ne sommes pas au théâtre.

RITA : Je ne veux plus nous voir.

Elle tire.

8.

Rita regarde par la fenêtre. L'officier mort gît sur le lit. Dehors, des haut-parleurs. D'abord de la musique, puis une voix : "Le commandement militaire vous parle. Nous proclamons que le couvre-feu est levé avec effet immédiat. De même sont immédiatement réouverts les théâtres, cinémas, dancings et autres lieux de délasserment. Cette mesure prouve la confiance que la force d'occupation témoigne aux habitants." Musique.

WAGON 2.

Rita, les femmes en train de creuser. Le cadavre de l'officier.

FEMME 1 : As-tu fait mouche au premier coup ?

RITA : Je ne sais pas.

FEMME 2 : Et tu le regardais ?

RITA : Cessez enfin de poser des questions.

Silence.

FEMME 3 à femme 4 : Je ne croyais pas qu'elle y parviendrait. Moi, je ne pourrais pas.

FEMME 4 : Si un homme était aussi salaud avec toi que celui-là, tu pourrais aussi.

FEMME 3, riant : Avec moi, aucun ne se mettrait dans un tel embarras. Toutes rient.

FEMME 5 : Il ne t'a pas suppliée de le laisser partir ?

RITA : Il a crié et pleuré. J'ai simplement dit : Au mur, là. Il s'est collé au mur, nu, et n'a pas pu s'empêcher de pisser.

FEMME 1 : Ils sont comme ça. Quand il s'agit de mourir, une flaque mouillée. Qu'a-t-il encore dit ?

RITA : Continue à creuser, qu'il disparaisse.

FEMME 1 : Raconte. Tu as souvent couché avec lui, mais tu ne l'as assassiné qu'une fois.

RITA : Assassinat. Une exécution, c'était. C'est ce que je lui ai dit aussi. Pourquoi, crie-t-il, quel est mon crime. Quel droit as-tu de me condamner. Je ne veux pas mourir, dit-il en hurlant. Je ne veux pas mourir non plus, je lui dis et je le mets en joue. Toi, tu ne mourras pas, dit-il. Alors, procure-moi les papiers. Nous sommes six. Six passe-ports et tu pourras vivre tout ton soûl. Je ne peux pas, braille-t-il, ils me fusilleront, s'ils s'en aperçoivent. Et ils s'en apercevront. Tout se trouve dans un coffre blindé. Je n'ai pas de clef. Je ne sais pas mourir. Alors tu apprendras à le faire, je lui dis, et j'appuie sur la gachette. Avez-vous fini.

FEMME 1 : Nous avons fini.

RITA : Sortez de là. Apportez-le ici.

Elles soulèvent le cadavre.

FEMME 2 : Commence.

RITA, fermant la marche du cortège funèbre :

Voici qu'on enterre un homme qui m'a touchée

Voici qu'on enterre une bouche qui m'a embrassée

Voici qu'on enterre un corps qui m'a enterrée sous lui

Voici qu'on enterre mon innocence

Voici qu'on enterre mon mariage entre vingt et soixante dix ans

Voici qu'on enterre le mensonge des hommes libres dans une auto de verre

Voici qu'on jette en terre mes mensonges bredouillants sur l'art, sur la gloire et sur la solitude.

Jetez-le dans le trou. Jetez de la terre sur lui. Parlez.

(A femme 1) : Tu commences.

Elles jettent le cadavre dans la fosse.

FEMME 1 : Je jette de la merde sur l'armée qui a occupé notre pays.

FEMME 2 : Je jette de la merde sur toutes les armées.

FEMME 3 : Je jette de la merde sur tous les sièges de partis et tous les bureaux d'inscription. Je jette de la merde sur tous les policiers, gardiens, professeurs, juges, parents, directeurs, qui nous cassent les reins dans les prisons, les fabriques, les écoles.

FEMME 4 : Je jette de la merde sur l'Etat.

FEMME 5 : Je jette de la merde sur le cadavre d'un homme qui est froid et raide comme le monde. Je jette de la merde sur tous les hommes.

RITA : Mettez-vous à genoux. La prière.

TOUTES :

Seigneur César Meier Neumann Tel-et-tel

Toi qui croupis dans le salon la chambre à coucher le bureau et au Capitole et au quartier général du Führer et là-et-là que ton nom soit rayé

que ton règne disparaisse

que ta volonté ne soit faite ni au ciel ni en Allemagne, ni en Russie ni en Amérique, ni au lit ni là-ni-là.

Nous bouffons nous-mêmes notre pain quotidien

et ne te pardonnons aucune offense  
 comme tu ne pardonnes pas toi-même à ton peuple, à ta femme, à ton enfant.  
 Et ne nous conduis pas en Sibérie, à Sing-Sing, aux galères, ni dans ton lit  
 mais délivre-nous de toi, qui es le mal.  
 Car que soient tiens la corde et le coup de pied et le tas de merde.  
 Sois rôti pour toujours dans le feu éternel.  
 A jamais. A bas.

Long silence.

FEMME 3 à Rita : Ils vont te rechercher. Agression contre la force  
 d'occupation, ça signifie le Conseil de guerre.

RITA, après un silence : Donnez-moi une pierre. (Plus fort :) Je  
 vous dis de me donner une pierre. (La femme 2 le fait.) Regardez ici.  
 (Elle tient la pierre au-dessus d'elle.) Voilà ce que je suis. (Elle la  
jette en l'air. Elles suivent du regard le jet.) Rien n'avait été promis  
 de plus.

AUTO.

Rita, la tête posée sur le klaxon. Bruit du klaxon.

RITA : Parler. Parler plus fort que ce klaxon. Parler contre ce  
 son, ce même et éternel son. Parler par delà ton langage. Parler par  
 delà la mort des mots. Par delà la naissance des images: Robe Couteau  
 Botte Lèvre. Arracher du corps sans vie de la pauvre langue un masque  
 de mots. Dans un grand geste, presser le masque sur le visage, jusqu'à  
 ce qu'il s'incruste dans la chair. Maintenant le masque tient. Mainte-  
 nant je peux entrer en scène. Maintenant je suis le personnage princi-  
 pal dans ma pièce. Les projecteurs s'allument comme la lune et les étoi-  
 les. Se tenir debout dans la lumière des projecteurs. Remuer les bras.  
 Aller et venir. Monter. Descendre. Tourner la tête. Toucher son propre  
 visage avec les doigts. Etre observée. S'observer pendant qu'ils t'obser-  
 vent. Etre une femme qui est observée par des hommes et des femmes.  
 Hommes, femmes. Entre les jambes, l'avenir. Entre les jambes, la peur.  
 Avoir un avenir. Avoir peur. Avoir de la force. Monter. Descendre. Reve-  
 nir. Sentir les épaules à chaque pas. Ils t'observent. Retenir la respi-  
 ration avant chaque pas. Ils t'observent. La moiteur entre les jambes,  
 quand tu t'assieds sur les planches. Les planches sur la peau. Le bois.  
 La solitude. Le quatrième grand mot : solitude. Le premier mot, avenir.  
 Le deuxième mot, force. Le troisième mot, peur. Le quatrième mot, la  
 solitude étourdissante sur le bois dans la lumière du projecteur.  
 Interrompte tout à coup. Plus rien d'autre que ce même et éternel son.  
 Ne plus donner de la voix contre lui. Interrompte sans raison.

ENREGISTREUR.

Rita. Policier 1. Policier 2. Policier 3. Policier 4.

1.

POLICIER 1 : Mets l'enregistreur en marche.

POLICIER 2 : Vous parlez dans ce micro.

POLICIER 1 : Nom. Domicile. (Silence.) Parlez. (Silence. Il hurle:)

Nom. Domicile. (Silence. Il hurle plus fort :) Emmenez-la.

2.

POLICIER 1 : Nous pouvons aussi en rester là, mais ce serait très dommage pour toi.

POLICIER 3 : As-tu peur de cet appareil.

POLICIER 2 : Vous parlez dans ce micro.

POLICIER 3 : Explique-moi au moins, pourquoi tu as peur de cet appareil. (Silence.) Ce que nous faisons, c'est dans ton intérêt. Nous le faisons pour toi et pour nous tous. Crois-tu que nous n'aimerions pas mieux faire un autre travail.

Silence.

POLICIER 1, hurlant : Emmenez-la.

3.

POLICIER 4 : Vous êtes dangereuse.

POLICIER 3 : Vous êtes puérile.

POLICIER 1, hurlant : Emmenez-la.

4.

POLICIER 1 : Comment s'appelle ce jeu.

POLICIER 2 : C'est à dégueuler.

POLICIER 4 : Je trouve aussi.

POLICIER 1 : Il y a une masse de gens sourds sur cette terre. Un jour tu épouseras un brave homme sourd. (Tous rient.) (Hurlant :) Emmenez-la.

5.

POLICIER 3 : Qui a peur que tu ne parles.

POLICIER 4 : Prenez-le comme une visite chez le dentiste. Plus tôt nous aurons fini, plus tôt tu pourras rentrer chez toi.

POLICIER 3, hurlant : Qui a peur que tu ne parles.

POLICIER 1 : Coupe l'enregistreur. (Il hurle :) Emmenez-la.

PAIN.

Rita. Prisonnière 1, prisonnière 2.

PRISONNIERE 1, elle frappe contre la porte : Laissez-moi sortir, bande de cochons. Je veux la voir.

PRISONNIERE 2, à Rita : Ne regarde pas. (Lui jetant le pain :) Tu dois manger ou tu ne tiendras pas le coup. (Rita rejette le pain.) Je te dis : la grève de la faim n'a pas de sens.

PRISONNIERE 1, chuchotant : Ils viennent. Entends-tu. Ils vont me conduire à elle. Je la verrai couchée là, nue et blanche, les yeux ouverts. Ses yeux bruns ouverts.

PRISONNIERE 2 : Elle a étranglé sa fille. Elle sera exécutée dans dix heures. (Elle gratte les miettes du pain, en fait deux boules, et les présente à Rita :) Mets-toi ça dans les oreilles et retourne-toi. Tu ne peux pas regarder.

Rita balaye les boules de la table.

PRISONNIERE 1 : Entends-tu. Maintenant. Ce sont eux. (Silence.) Passés. Ils passent. (Elle hurle :) Je suis ici. Ouvrez la porte. Où l'avez-vous emmenée. (Elle pleure :) Rien qu'une seule fois.

PRISONNIERE 2 : Bah, tu la reverras. Tais-toi.

PRISONNIERE 1, se retournant, voit Rita : Sophie. (Hurlant :) Sophie. Que fais-tu ici. Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi. (A la prisonnière 2 :) Quand l'ont-ils amenée ici. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ma fille est ici. As-tu déjà mangé, Sophie. Voici du pain. Mange, mon enfant.

Elle passe le pain à Rita.

PRISONNIERE 2 : Ce n'est pas ta fille. Assieds-toi.

PRISONNIERE 1 : Tu veux me dire qui est ma fille. (Elle rit.) Toi justement. Ferme d'abord ta blouse, quand nous avons de la visite. (A Rita :) Tu ne dois pas faire attention à elle. Elle a trois ans pour recel. Cela me fait de la peine que tu doives retrouver ta propre mère en telle compagnie. Me pardonnes-tu.

PRISONNIERE 1, pleurant : Elle a fait oui de la tête. (A la prisonnière 2 :) As-tu vu. Elle me pardonne. (A Rita :) Viens ici. (Elle s'assied.) Pose ta tête sur mes genoux. Je vais t'expliquer. (Rita le fait.) Quand tu avais huit ans, la guerre a commencé. J'ai parcouru la fabrique en criant partout : c'est une injustice. J'ai été dénoncée à la police par mes propres collègues. Ils m'ont cherchée, j'ai dû quitter le pays. Ton père est resté seul avec toi pendant dix ans. J'étais seule dans un village, très loin d'ici, parmi des étrangers. Puis la guerre a fini. et je suis revenue dans cette ville, dans notre rue, devant ma porte. J'ai passé notre porte et... (elle pleure) tu étais au lit avec lui. Mon propre enfant avec mon mari. (Elle hurle.) Ne savais-tu pas que c'était ton père. (Rita se tait.) Ne le savais-tu pas. Enfin dis quelque chose.

RITA : Je le savais, mère.

PRISONNIERE 1, elle se lève et va vers Rita : Elle le savait, la putain. Avec ton propre père. (Elle la prend à la gorge.) Parce que je ne veux pas de nouveau être seule. Parce que dix ans d'attente me suffisent. Parce que tu es plus jeune que moi. Parce que tu m'appartiens. Parce que tu ne m'as pas regardée, quand j'étais debout dans la porte.

PRISONNIERE 2 s'interpose, les sépare et crie. Gardiens, Ici.

RITA ferme la bouche de Prisonnière 2 : Cesse de crier. (A Prisonnière 1 :) Je te pardonne, mère. Je ne savais pas, qu'il était mon père. Je t'ai regardée, quand tu étais debout dans la porte.

PRISONNIERE 1, rit longtemps : Espèce de sale tas de merde. As-tu cru sérieusement que j'ai pensé, que tu étais ma fille. Veux-tu faire du théâtre avec moi. (A Prisonnière 2 :) Quelle est cette putain, qui veut mettre au point son numéro avec moi. Pourquoi ont-ils enfermé celle-là chez nous.

PRISONNIERE 2 : Elle ne veut pas avouer. Ils croient sans doute, qu'elle parlera, quand elle en aura vu une qui est condamnée à mort.

PRISONNIERE 2, hurlant : Ils ont raison : la charogne devra chanter. Ou vaut-elle mieux que nous. (A Rita :) Ne me dévisage pas comme ça. (Elle la frappe au visage, se rue de nouveau sur elle, Rita la jette à terre.) Silence. La prisonnière 1 rampe vers Rita, pose sa tête sur les genoux de Rita : Comment t'appelles-tu ?

RITA : Rita.

PRISONNIERE 1 : Je vais te raconter une histoire, Rita. Elle s'est passée il y a quarante ans dans le village, dans lequel j'ai vécu pendant dix ans maintenant. A cette époque, c'était la guerre civile. Un jeune homme, ils l'appelaient le cavalier, avait fui chez les insurgés, et les troupes gouvernementales avaient pris ses parents en otages et les avaient exécutés parce que le fils ne revenait pas. Les biens, ce sont les voisins qui les ont pris. Plus tard les insurgés ont chassé les troupes du gouvernement et le cavalier est revenu dans son village natal. On raconte que c'était tôt le matin, avant le lever du soleil. Un parfum aigre de sommeil enveloppait les paysans. Le cavalier a traversé le village à la recherche des serviettes brodées, le tourne-

disque et les cruches de sa mère. Il a lié solidement son cheval à une clôture, puis traversé la rue poussiéreuse du village. Il portait un manteau de feutre noir et un couteau à la ceinture. Il allait d'un voisin à l'autre et ses semelles laissaient derrière lui une trace sanglante. Dans chaque maison dans laquelle il trouvait des choses ayant appartenu à sa mère ou des pipes de son père, il abandonnait des vieilles femmes poignardées, et au-dessus du puits des chiens pendus. Les paysans le regardaient faire en fumant leur pipe. Les jeunes hommes se sont enfuis du village et ont compté les victimes. L'addition gonflait et le village se taisait. Lorsque le cavalier a eu fini, il s'est rendu à la maison de ses parents. Il a remis les meubles récupérés à la place qu'ils occupaient pendant son enfance. Alors il a envoyé un enfant chercher du schnaps. Il s'est enfermé dans la maison, a bu pendant deux jours et deux nuits, il a chanté, il a pleuré, il a haché les tables avec son couteau. Pendant la troisième nuit, le village a vu de la fumée au-dessus de la maison. Roussi, déguenillé, les genoux tremblants, il a sorti la vache de l'étable, lui a fourré le révolver dans la gueule et a tiré. La terre fumait sous lui, un anneau bleu de feu s'est échappé de la cheminée et s'est dispersé. Le veau abandonné mugissait dans l'étable. L'incendie brillait comme un jour de soleil. Le cavalier a détaché son cheval, a souté en selle, s'est arraché une poignée de cheveux, l'a jetée dans le feu et est parti au galop. Ils ne l'ont plus jamais revu. (Silence.) C'est de là que je suis revenue, Rita, à travers trois pays, jusqu'au lit de ma fille. Elle m'a regardée avec ses yeux bruns, sous mon mari. Suis-je responsable de mes mains. (Rita pleure.) Tu ne dois pas pleurer. Je ne pleure plus non plus.

RITA : Je ne veux pas mourir.

PRISONNIERE 1, à Prisonnière 2 : Donne-moi le pain.

Elle le fait. La prisonnière 1 met du pain dans la bouche de Rita, Rita mange.

PRISONNIERE 2 : Pourquoi ne sommes-nous pas restées des animaux. Je veux m'arracher le trou que j'ai entre les jambes.

#### PROJECTEUR.

Rita. Policier 1. Policier 2.

POLICIER 1 : C'est bien que vous soyez enfin raisonnable. Si vous aviez persisté dans votre silence, vous auriez couvert l'assassinat d'un officier d'occupation et vous auriez été condamnée. Pour être sûrs qu'il s'agit bien de celles que nous cherchons depuis la fin de la guerre, nous allons vous montrer maintenant vingt photographies. Vous répondrez uniquement par oui ou non. Eteins la lumière. Allume le projecteur.

Photos, parmi celles-ci les femmes 1, 2, 3, 4, 5.

RITA : Non. Non. Non. Oui. Non. Non. Oui. Non. Oui. Non. Oui. Non. Non. Non. Non. Oui. Non. Non. Non. Non.

POLICIER 1 : Sont-elles armées.

RITA : Non.

POLICIER 1 : Allume.

## TOURNE-DISQUE.

Rita avec des ciseaux à ongles devant le haut-parleur. Le disque saute. "Lovely Rita, meter maid, Lovely Rita, meter maid etc."... Rita s'ouvre les veines.

RITA :

Comme du sirop de cerises  
Sang épais  
Fuir comme un seau percé.  
Je mets un terme à mon jeu dans le coeur du continent mort.  
Poursuivre  
Suivre au paradis cinq femmes exécutées.  
Mettre la corde au cou de cinq femmes et arracher la tête du noeud coulant.  
Femelles  
Femmes  
Trous  
Fosses  
Tombes  
Cadavres  
Parler pour une génération morte  
Hélas, oui hélas, les filles meurent avant les pères  
Pathos. Encore et toujours. Sirop de cerises.  
(Elle arrête le disque. Grésillements dans les haut-parleurs.)  
Grésillements  
Le ramolissement des secondes  
Le sang est un sirop de cerises particulier  
(Elle rit.)  
N'avoir de raison pour rien.

## PROJECTEUR DE CINEMA.

Le metteur en scène. Le directeur. Haut-parleur.

HAUT-PARLEUR : Le film est en place. Nous pouvons commencer.

LE METTEUR EN SCENE : Encore un instant. (Au directeur :) C'est comme je vous l'ai dit : je ne peux pas renoncer à elle. Ce film existe et cesse d'exister selon la distribution du rôle principal.

LE DIRECTEUR : Ça, je l'ai compris entretemps. Mais à vous de comprendre maintenant que, moi, en tant que directeur de ce studio de cinéma, je porte la responsabilité vis-à-vis des Messieurs qui sont aux commandes. Ils nous coupent le courant, et l'avenir de votre film paraît très sombre. Et ces Messieurs détiennent des documents concernant votre actrice principale dans lesquels il y a de grosses taches sombres.

LE METTEUR EN SCENE : J'en ai entendu parler. Elle a été mêlée à une affaire de détenues évadées. Elles ont tué quelqu'un, ça doit être ça.

LE DIRECTEUR : Ce quelqu'un était officier des troupes d'occupation, et Rita Grabow, sa maîtresse. Maintenant, à l'écran, elle devrait servir d'exemple à la nouvelle génération. Me comprenez-vous bien. Voilà ce qu'ils diront.

Il pointe le doigt en haut.

LE METTEUR EN SCENE : Elle a été acquittée et le cas est donc réglé. En outre : ceux de là-haut aussi ont besoin de cinéma. La population veut de l'amusement. (Silence.) Regardez les bouts d'essai. Si

vous dites encore non après avoir vu ce visage, je jette l'éponge.

LE DIRECTEUR : Je ne comprends rien à l'art.

Les deux rient.

LE METTEUR EN SCENE : Sérieusement. Dans ce visage il y a plus que de l'art.

LE DIRECTEUR : Assez de paroles. Montrez l'extrait.

LE METTEUR EN SCENE, dans le micro : Lancez le film.

Noir. Film : Rita se tient debout sur les toilettes ouvertes. Elle glisse une aiguille à tricoter entre ses jambes.

RITA : J'en ai assez de moi. Je n'ai pas besoin de copie de moi ou, encore pis, une copie de lui. Je veux m'arracher de la chair, ce qui veut grandir et manger de ma chair et boire de mon sang. Qu'est-ce qui bat là. Est-ce mon coeur ou déjà le deuxième. Il continue à pleuvoir. Je veut être seule.

Elle enfonce l'aiguille. La caméra se dirige sur son visage. Elle regarde la caméra. Bruit de la chasse d'eau. Fin du film. Lumière.

LE METTEUR EN SCENE : Vous ai-je trop promis. La souffrance de tout un sexe dans une paire d'yeux.

LE DIRECTEUR : J'apprécie votre travail. Si vous ne démordez pas de cette fille, j'en prends la responsabilité.

LE METTEUR EN SCENE : Ce visage. Chaque seconde de sa vie l'a marqué et l'a fait saigner. Un animal sauvage. Un agneau. De la neige.